

Le voyage au Canada dans la fiction historique: un aller sans retour

Danielle Thaler

Tout un pan de la littérature enfantine a manifesté une prédilection pour le voyage, comme si partir recouvrait très tôt quelques-unes des plus fondamentales aspirations de l'enfance et de l'adolescence. Le propre de toute littérature de dépaysement est donc de voir un héros emmener à sa suite le lecteur vers l'aventure dans des contrées étrangères, des paysages pourvus de tous les attraits de l'exotisme et de l'évasion. Or, avec le thème de l'émigration au Canada on assiste à un renversement de ces principes puisque le héros qui est fondamentalement un étranger, vient s'installer dans des paysages connus du lecteur. Au départ il y a donc une grande distance entre le héros et le lecteur, mais dès que le processus de l'identification au héros se met à fonctionner, le connu est alors regardé avec des yeux neufs, et ce sont les Canadiens qui deviennent les autres lors de la lecture et qui sont observés avec circonspection quand ce n'est pas avec méfiance. L'intérêt de ce point de vue est évidemment qu'il permet de remettre en question des acquis, des préjugés sans procéder à des leçons de morale. Avec le thème de l'émigration finalement le voyage n'est plus le centre d'intérêt principal; il s'efface devant le problème de l'intégration.

Afin "d'explorer" ce sujet, nous avons choisi trois fictions historiques qui tournent autour du thème de l'exil et de l'adaptation. Il s'agit de trois romans publiés récemment en anglais par les éditions Kids Can Press et qui devraient aussi atteindre les lecteurs francophones de 10-13 ans grâce à des traductions publiées concurremment au texte original. Dans ces trois textes, nous ne sommes plus au temps mythique des premiers colons et de leurs relations avec les autochtones. La difficulté n'est plus de s'adapter aux rigueurs du pays, de domestiquer une terre à exploiter. D'ailleurs il est fort peu question de colonisation et d'exploration dans ces trois récits. Tout a été défriché et la découverte de l'inconnu n'exerce plus aucun attrait sur des héros qui n'ont guère l'âme d'aventuriers à la Jules Verne. Ni explorateurs quoique l'aventure soit parfois au coin de la rue, ni pionniers, ils auront surtout à affronter les autres. Ce sont les relations entre anciens colons ou leurs descendants et nouveaux arrivants, ou entre deux communautés de colons qui sont maintenant au centre du débat. Et si elles se posent parfois en termes de pouvoir, c'est aussi parce qu'elles surgissent à un moment de crise historiquement marqué.

Acadien pour de bon' nous remet en mémoire la déportation des Acadiens de 1755, événement charnière dans l'histoire des relations entre la commu-

nauté francophone et le pouvoir anglophone, et référence permanente dans la mythologie d'une population. *La Malle d'étain*² traite de l'émigration infantile qui de 1868 à 1925, aux plus belles heures d'un capitalisme florissant, envoya plusieurs milliers d'enfants d'origine britannique dans des fermes canadiennes. Quant à *Mort sur Montréal*,³ le titre évoque déjà l'étouffement d'une ville ravagée par la grande épidémie de choléra de 1832. Le voyage est prétexte à présentation d'une page de l'histoire canadienne. Et la fonction éducative d'une série d'ouvrages vouée à la conquête du passé n'est certainement pas à dédaigner. Autant et même plus qu'un déplacement dans l'espace car la narration de la traversée occupe peu de place, il s'agit d'un voyage dans le temps.

L'étape initiatique

Il ne saurait y avoir, semble-t-il, de découverte du Canada et d'intégration sans étape initiatique où le héros est formé-déformé. Nous continuons à nous situer ici dans une perspective où la qualité fondamentale est la disponibilité (qui est aussi celle de l'aventurier). Et le fait d'être orphelin ou de le devenir participe de cette qualité. Car il ne peut rien arriver, entendons par là qu'il ne peut y avoir d'intégration ni de salut, sans cette disponibilité. Le héros a donc besoin d'être préparé, ce qui signifie qu'il lui faut aussi se dépouiller d'une bonne partie de son passé, de ce qui le rattache un peu trop à l'ancien monde. Car avoir trop de passé nuit.

On assiste dans *La Malle d'étain* à un véritable décrassage physique et moral des deux principaux protagonistes, Polly et Jack, que le docteur Barnardo sort de la misère londonienne et envoie dans des foyers où il leur faudra renoncer à leur mode de vie antérieure. On leur donne une bonne éducation, ce qui passe pour une bonne éducation dans la société qui les récupère et les transforme, les modèle de manière à se servir d'eux, à leur faire accepter leur future condition d'employés. Barnardo fait ici figure d'initiateur et de médiateur. C'est là un des rôles les plus anciens de la littérature. Il range Barnardo aux côtés de tous ces personnages qui mettaient les héros sur les chemins de l'aventure. Médiateur car il fait figure de transition entre l'ancien et le nouveau monde, qu'il incite, favorise et paie le voyage des deux enfants. Initiateur parce qu'il les a formés.

Le médiateur dans *Acadien pour de bon*, c'est évidemment Ebnezer, le capitaine du bateau qui conduit Timothy en Acadie. De par sa profession Ebnezer est l'intermédiaire type puisqu'il commerce avec la communauté acadienne, fait la liaison entre Boston et l'Acadie. Là, la traversée est mise à profit pour préparer le héros. A l'inverse la traversée dans *La Malle d'étain* n'a aucune importance car tout a déjà été dit. En fait la tâche de Ebnezer n'est pas très compliquée. Il fait un peu office de psychanalyste lorsqu'il lui faut faire resurgir toute cette part qui était enfouie au plus profond de Timothy, l'héritage maternel. Et tout commence par des chansons et des histoires.

L'intérêt de *Mort sur Montréal* c'est que le premier médiateur et initiateur

est une crapule: Johnson. C'est le père qui l'a choisi, et ce choix désastreux est une faute qui ne lui sera jamais pardonnée. Sa mort est aussi une punition. Le dépouillement prend ici une dimension matérielle. Le héros et sa mère perdent tous les biens qu'ils avaient à leur arrivée; tout leur a été dérobé et Johnson figure parmi les voleurs. Les voilà donc entièrement démunis. Mais c'est là une étape nécessaire puisqu'elle révèle que les personnages sont aptes à faire face à l'adversité, à prendre en main leur destinée. C'est au plus profond de l'enfer que commence la quête du salut. Notons que l'action néfaste de Johnson est contrebalancée par la lucidité de Kate. Son rôle est important car c'est elle qui empêche le héros de s'embarquer dans une mauvaise direction. C'est elle qui sème les premiers germes du doute dans l'esprit de Jamie contre l'autorité paternelle. Un des intérêts majeurs de cette oeuvre est justement d'avoir donné un tel rôle de contestataire à une petite fille, ce qui rend ce livre un peu moins conservateur que les autres. Son rôle terminé, la petite fille disparaît du récit. Elle est remplacée un peu plus tard par le docteur Ayres qui sera, lui, le véritable initiateur, le véritable guide de Jamie, le père spirituel et qui l'emmènera dans ses déambulations dans les rues de Montréal à la recherche des malades à guérir. La figure du docteur Ayres s'apparente d'ailleurs à celle de Barnardo dans *La Malle d'étain*. Tous deux sont des idéalistes qui parcoururent les rues d'une ville pour faire le bien et tous deux deviennent un modèle à suivre.

Pères

Le père reste le lien principal qui rattache la famille à l'ancien monde. Il est une entrave à l'intégration. Que le père de Jamie (*Mort sur Montréal*) soit incapable de s'adapter à la nouvelle réalité, incapable de prendre en charge les nouveaux besoins de la famille en est une des preuves les plus flagrantes. Il doit disparaître pour que le héros puisse prendre la mesure de ce nouveau monde qui s'ouvre devant lui. Le voyage ne saurait se réduire à un déplacement dans l'espace, il marque le début du renoncement à l'ancien et à ses valeurs. L'intégration ne peut être envisagée que si aucun obstacle ne s'interpose plus entre le héros et la prise en charge de son destin. Au bout du récit le héros doit s'être découvert une voie qui va bien au-delà d'une simple adaptation à un milieu déterminé. Nous avons affaire à des spécimens de cette espèce en voie de disparition dans notre littérature: le héros positif.

Il est important que le père de Jamie (*Mort sur Montréal*) disparaisse car il est devenu nécessaire que soient anéantis tous les symboles, les forces et les représentants de l'ancien monde pour que l'implantation dans un nouveau monde réussisse. Seuls la mère et l'enfant possèdent vraiment cette faculté de renoncement. C'est même l'enfant qui s'avère le plus apte.

Pas étonnant que l'autorité paternelle soit battue en brèche dans *Mort sur Montréal* qui est celui des trois romans qui va le plus loin dans la contestation, la prise de conscience d'une impuissance. Et si le fils ne peut assassiner le père,

proposition moralement inacceptable pour une oeuvre destinée aux enfants, le choléra s'en chargera. En fait le choléra n'est pas une pure figure de la destruction. Il met en lumière les faiblesses humaines pour sélectionner une "nouvelle élite." La qualité la plus appréciable est alors celle d'orphelin. Car ces enfants qui partent sont avant tout des orphelins, de mère pour Timothy, de mère et de père pour Polly et Jack, ou le deviennent comme Jamie. Si le père de Timothy, voué d'ailleurs à une forme d'invalidité bien venue, continue d'exister, la rupture est consommée dès que le héros prend la décision d'accompagner les Acadiens en exil. Timothy est d'ailleurs le seul pour qui existait une possibilité de retour en arrière, c'est-à-dire de retour à l'ancien et au père.

Mères

Si les pères ne servent à rien ou s'ils ne représentent qu'un ensemble de forces néfastes, l'image de la mère (car la femme, c'est surtout la mère) paraît nettement plus positive: générosité, lucidité, courage. Elle ne semble guère pourvue que de qualités. Elle n'est jamais une entrave ni un frein dans la quête du héros; elle y participe même. Mieux elle en est un peu l'objet. Les récits ont tendance à privilégier, c'est très visible dans *Mort sur Montréal*, le couple mère-fils aux dépens de tous les autres. Le père éliminé, le fils prend sa place, et il devient le support de la mère. Symboliquement, Jamie se voit confier la ceinture où son père gardait toutes leurs économies. Pour Timothy, la figure de la mère défunte se confond avec l'Acadie, comme celle du père finit par s'identifier avec la ville de Boston. En choisissant l'Acadie, Timothy prend le parti de sa mère, et privilégie l'héritage maternel à la conquête duquel il était parti sans le savoir, aux dépens de l'héritage paternel. C'est sans difficulté qu'il se trouve une famille, la tante et sa mère se ressemblant étrangement comme deux gouttes d'eau. L'une est tout simplement le substitut de l'autre. Lorsqu'il prend la décision de suivre les Acadiens dans leur exil, c'est, en prenant pour ainsi dire sous sa protection sa tante dont le mari et les fils sont en prison. Au bout du récit, le renversement s'est entièrement opéré; le protégé est devenu protecteur, et le héros prend en charge le destin des autres.

La mère n'est pas nécessairement un personnage plus actif. Il peut lui arriver de tomber de la tutelle du mari sous celle du fils. Le récit en vient à remettre à la mode l'image du protecteur et défenseur de la veuve. Nous ne sommes pas si loin des romans de chevalerie et des contes de princesses à sauver. Les femmes restent dans l'ensemble assez effacées même quand l'oeuvre est écrite par une femme. Il n'y a guère de différence d'idéologie selon que le récit est l'oeuvre d'un homme ou d'une femme. C'est encore trop souvent le garçon qui fait figure de preux héros. Seul *La Malle d'étain* est écrit du point de vue d'une petite fille. Mais *La Malle d'étain* possède aussi son Jamie ou son Timothy: Jack le frère aîné de Polly. Le nom des protagonistes des deux autres récits n'est pas avancé au hasard. Il y a bien sûr une identité profonde entre les trois caractères. A Jack reviendra la principale initiative, celle qui comptera du moins

le plus pour l'intégration du frère et de la soeur, car s'ils sont acceptés, ils ne sont pas encore adoptés. Il reste une étape décisive à franchir dans la quête d'une nouvelle famille. C'est sur cette image idyllique que s'achèvera le récit. Or pour cela il faut une action d'éclat qui dépasse l'effort quotidien. Ce n'est donc pas par leur travail seulement qu'ils y parviendront. L'intervention de Jack qui, significativement, abandonnera la surveillance des vaches qu'il doit empêcher de pénétrer dans le champ de navets, sauvera Mme Sommers qui s'est évanouie, tout comme Jamie guérira sa mère du choléra.

Voilà réincarné la figure du sauveur dont Barnardo et Ayres étaient les prototypes. Seulement le héros n'agit pas cette fois pour la collectivité.

L'adaptation

Les trois récits appartiennent à la catégorie des oeuvres où la fin, tout compte fait, représente un mieux comparé à la situation qui était celle du héros au départ. Certes, tout peut aller en s'aggravant pendant un bon bout de temps, mais ce ne sont que des épreuves dans la progression du héros vers l'accomplissement de sa destinée, et dans ce genre d'oeuvres, le héros est prédestiné au bonheur. Le récit est alors la narration d'un processus d'adaptation, d'affirmation de soi plus ou moins lent.

Tous ont au début de fort bonnes raisons de partir. Nous avons vu que le voyage n'étant pas un but en soi, il avait besoin de sérieuses justifications qui sont d'ordre économique, morale, etc. Jack et Polly vivent dans les bas-fonds de Londres. Il leur est difficile de trouver du travail. Comment vont-ils manger? Pourront-ils payer la chambre de Polly? Monsieur Douglas, père de Jamie, croyait végéter à Glasgow, il émigre pour se réaliser, s'enrichir, trouver une situation à la mesure des qualités qu'il croit posséder. Timothy est envoyé en Acadie parce qu'il commence à avoir de mauvaises fréquentations et qu'on craint qu'il ne tourne mal. Ce sont là les raisons apparentes, avouées du voyage. Nous, nous savons bien sûr qu'il ne saurait y avoir de héros sans destinée particulière, et qu'un héros part toujours pour s'accomplir.

Les personnages sont conscients de partir à la conquête d'un mieux être. Le mythe du Canada terre d'accueil paradisiaque joue à plein pendant un certain temps, du moins dans l'imaginaire de quelques personnages, les autres montrant plus de circonspection. Mais curieusement ces personnages enthousiastes soit ne partent pas et se contentent de faire émigrer les autres (cas du docteur Barnardo, homme de beaucoup de générosité, d'idéalisme et de naïveté), ou de les emmener (cas de Ebenezer), soit échouent lamentablement dans leurs projets d'installation et d'enrichissement comme le père de Jamie. Il n'y a pas de place pour l'idéalisme; la réalité a un tout autre visage. Tout ne va pas pour le mieux dans les Provinces canadiennes.

Le problème que posent les trois récits est celui de l'intégration des nouveaux émigrants. L'un des mérites de deux d'entre eux est d'avoir situé l'action à des moments difficiles de l'histoire canadienne: l'épidémie de choléra et la déportation des Acadiens. Le héros, à peine débarqué, se voit immédiatement confronté à une réalité conflictuelle, où il doit faire face à des manifestations d'hostilité.

Les paysans de *La Malle d'étain* sont des êtres frustrés quand ce n'est pas brutaux. Même les plus généreux comme les Sommers n'estiment un individu qu'en fonction de sa capacité de travail. Ce qu'ils ont demandé à l'oeuvre dirigée par Barnardo, ce sont des employés à qui on réclamera beaucoup d'efforts pour un maigre salaire. C'est d'exploitation qu'il est question, même si une bonne partie du récit tente de gommer cette impression désagréable d'abord en la noyant sous la gentillesse d'un Sommers qui intervient auprès du fermier brutalisant Jack, puis en greffant une fin idyllique à l'histoire. Ces enfants représentent avant tout des forces de travail. C'est là toute leur valeur. Ce n'est qu'à la fin qu'ils accèdent à un statut plus enviable. Si Polly finit par être acceptée c'est que finalement elle donne satisfaction, c'est que malgré son jeune âge et son apparence frêle, elle est capable d'accomplir la tâche écrasante qui lui est confiée.

On peut dire que dans *Mort sur Montréal* l'hostilité est portée à son comble. Il faut bien voir que pour un livre s'adressant à des enfants, la réalité à un visage épouvantable, presque macabre. Les cadavres s'entassent au coeur de l'épidémie, la maladie a tout empuanti, tout rongé. Montréal est devenue une ville ténébreuse, un repère de tricheurs, de voleurs, et d'exploiteurs. Les hôtels sont bondés. Il est dur de trouver du travail. La méchanceté et la bêtise fleurissent allégrement. Et comme dans tous les temps difficiles il faut des têtes de turcs, l'émigrant est accusé de tous les maux et en particulier d'avoir amené avec lui l'épidémie. L'habitant de Montréal n'a pas belle figure, le paradis a bien triste mine. Mais c'est au plus profond de cet enfer qu'on trouve le salut. S'adapter c'est accepter, c'est, dans ces moments où l'histoire est en crise, composer avec elle. Jamie et sa mère l'ont bien compris qui se battront contre le choléra, l'une en allant travailler dans un hôpital, l'autre en déambulant dans les rues de Montréal à la suite du guérisseur Ayres.

A l'inverse on ne peut trouver de héros plus favorisé au départ que ne l'est Timothy. Il n'est pas malmené par les événements. Il a toujours la possibilité de choisir. Il est bien vite chez lui en Acadie. C'est vrai qu'il a le problème de la langue. Il lui suffira de faire revivre cette part en lui-même que nous avons nommé "héritage maternel." Pourtant les manifestations d'hostilité ne manquent pas, même si elles ne sont pas directement dirigées contre lui: arrestations, emprisonnement, pillage, incendies, déportation. Timothy a le tort ou l'avantage de se trouver là où l'histoire est en train de se faire. Le problème a été déplacé cette fois au niveau politique; la situation conflictuelle entre Anglais et Acadiens. Timothy choisit d'appartenir à une minorité malmenée. La véritable test d'intégration c'est finalement celui-là: accepter de partager le sort des Acadiens, et de les suivre en exil.

Le récit avait préalablement multiplié les rites d'initiation et d'intégration: construction du barrage, et ce qu'il faut bien nommer un baptême. Au cours d'une cérémonie Timothy recevra le surnom de "Boito." On remarquera que c'est là le propre de beaucoup de communautés et de sectes dans l'histoire des populations: baptiser le nouvel adhérent. Ce n'est guère différent dans les deux autres ouvrages. Pour bien montrer qu'ils vont changer de vie, Polly et Jack à leur entrée au foyer reçoivent un nom de famille. Et les derniers propos de Monsieur Sommers laissent entendre qu'il pourrait bien leur donner son nom.

Le surnom ou le nom est toujours un signe de reconnaissance. S'il signifie que l'intégration est réussie, il dit aussi parfois de quelle manière elle l'a été, c'est à-dire donne au héros sa spécificité. Jamie cesse d'être Jamie dans les rues de Montréal, il devient le "petit docteur."

Dans l'ensemble, même si la vision reste assez traditionnelle, elle témoigne néanmoins d'un refus d'une littérature enfantine édulcorée et aseptisée. Au cours de son "voyage" l'enfant découvre la misère, la bêtise humaine, l'exploitation, la lâcheté, la xénophobie, la violence, la cruauté, etc., bref on n'ignore plus les grands problèmes. A des degrés divers les trois récits participent donc timidement à un effort de renouveau. On peut simplement regretter ici que l'événement ou la situation historique ne serve trop souvent que de cadre à l'affirmation d'un destin tout personnel qui rejette le reste à l'arrière-plan.

NOTES

¹Mary Hamilton, *La Malle d'étain* (Toronto: Kids Can Press, 1980).

²Mary Alice Downie, *Acadien pour de bon* (Toronto: Kids Can Press, 1980).

³Geoffrey Bilson, *Mort sur Montréal*, (Toronto: Kids Can Press, 1983).

Danielle Thaler enseigne la littérature française à l'Université de Victoria, Colombie-Britannique. Elle a traduit en français plusieurs livres pour la jeunesse.